

D.R.



Le Titien au pouvoir !

À quel âge est mort le Titien ? Tel fut le sujet d'une âpre dispute qui opposa récemment le Premier ministre britannique, Gordon Brown, au chef de l'opposition conservatrice, David Cameron. N'est-ce pas admirable : voilà deux politiciens qui ne jugent pas indigne d'eux de croiser le fer sur une question d'histoire de l'art ! Bien sûr, les grincheux feront observer que si M. Brown a invoqué Le Titien, ce fut dans une intention purement polémique, et pour se parer des plumes du paon : voyez, disait-il, ce peintre génial est mort à l'âge de quatre-vingt-dix ans, et c'est dans ses toutes dernières années qu'il a réalisé ses plus grands chefs-d'œuvre : *de même*, il faut me laisser le temps, à moi Gordon Brown, de donner toute ma mesure. Je ne peux que me bonifier avec l'âge...

Pourtant, les grincheux ont tort. Car M. Brown, pour légitimer son désir de se faire réélire, aurait pu invoquer le cas de grands *politiciens* qui résistèrent brillamment aux outrages du temps. À commencer par le vertueux Cincinnatus, tiré de sa retraite à quatre-vingts ans pour devenir le sauveur de la République romaine. Or M. Brown a préféré citer l'exemple d'un grand *peintre*. Pourquoi ? Peut-être parce qu'il considère que la politique est un art... Il n'aurait pas tort. Non que la politique soit un art au sens esthétique du terme. Mais elle l'est au sens où l'art s'oppose à la technique : après tout, la politique n'est pas, ou ne devrait pas être la simple administration des choses. Elle poursuit une fin *humaine*, et cette fin, c'est le bien commun. Idéalement, l'homme politique œuvre pour ce bien commun, tandis que le peintre, lui, travaille au *beau commun*.

Si la politique est un art, ou devrait l'être, *quid* de l'économie ? Sans doute, face à la catastrophe financière actuelle, nombre de voix s'élèvent pour rappeler que l'économie n'est pas une pure technique, et que les hommes ne sont pas de simples machines à rechercher le profit maximum. Bref, on se souvient, dans le malheur présent, que l'économie ne devrait pas aller sans l'éthique. Mais d'ici à dire qu'elle est un art, il y a quand même un pas qu'on hésite à franchir. Et pourtant ! Une science qui tient compte de l'éthique, c'est-à-dire du facteur humain, mérite le nom d'art, puisque l'art se définit, au-delà de la sphère esthétique, comme une création de l'esprit qui s'ordonne à des fins *humaines*...

Au fait, sait-on qu'au pays de Gordon Brown, un certain John Maynard Keynes (l'un des deux plus grands économistes du vingtième siècle), fut d'abord un passionné de musique, de danse et de peinture ? Il épousa d'ailleurs une danseuse des Ballets russes, et sur une photo fameuse, on le voit bondir avec elle, comme un cabri. S'il faut en croire un de ses biographes, Keynes a toujours considéré que l'économie était, dans la vie humaine, d'une importance bien moindre que l'art. Pourquoi donc a-t-il consacré son temps et ses forces à la science économique ? Mais pour la faire profiter des leçons de l'art !

Un original, Keynes, une exception ? Eh bien, allons voir un peu du côté du deuxième grand économiste du vingtième siècle, Joseph Schumpeter, l'illustre auteur de *l'Histoire de l'analyse économique*. Savez-vous quelle œuvre Schumpeter a laissée, inachevée, dans ses papiers ? Un roman. Un roman qui aurait dû porter le beau titre de *Bateaux dans la brume*, comme un tableau de Turner. Et le héros de ce livre, tout semblable à *l'Homme sans qualités* de Robert Musil, était méditatif, artiste, inadapté, terriblement conscient des limites de la raison humaine... Les grands économistes étaient des familiers de l'art : ils se souciaient de l'homme tout entier. Ah ! qu'attendons-nous pour mettre le Titien au pouvoir ?

Etienne Barilier
Écrivain